

Petros **Markaris**

**Le séminaire
des assassins**



LES VACANCES DU
**COMMISSAIRE
CHARITOS**

CADRE NOIR
SEUIL

LE SÉMINAIRE DES ASSASSINS

PETROS MARKARIS

LE SÉMINAIRE DES ASSASSINS

ROMAN

TRADUIT DU GREC
PAR MICHEL VOLKOVITCH

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Σεμινάρια φονικής γραφής*

Seminaria fonikis grafis

© original : Petros Markaris & ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗ, 2018

Éditions Gavrielides, Athènes

langue grecque

ISBN original : 978-960-576-758-7

© original : Diogenes Verlag AG, Zürich, 2018

sauf pour le grec

ISBN 978-2-02-142052-4

© Éditions du Seuil, juin 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Vassilis Papavassiliou,
qui m'a donné l'idée de ce roman,
et à Josefina, comme toujours

*... Daß da gehören soll,
was da ist, denen, die für es gut sind*

Bertolt Brecht,
Der kaukasische Kreidekreis

*... que toute chose doit appartenir
à ceux qui lui sont utiles*

Bertolt Brecht,
Le Cercle de craie caucasien

1

– Tassia, ma chérie, tu as devant toi un long chemin.

– En montée ?

Kalliopi étudie attentivement le fond de la tasse.

– Non, je ne vois pas de montée. Rien qu'un long chemin un peu difficile, mais au bout je vois de la lumière... Comme un soleil levant.

– Ça s'applique mieux à ton fils qu'à toi, dit Aryiro à Tassia en souriant.

– Mon fils a contacté trois universités pour enseigner en biologie, explique Tassia à Adriani, et elle se signe. Sainte mère de Dieu, si tu m'exauces, je viens te voir à Tinos avec un cierge.

La conversation sur l'avenir de Tassia et de son fils a lieu dans une auberge de Papingo.

Un matin, soudain, Adriani s'est réveillée plongée dans la nostalgie de ses racines en Épire. Comme j'ai les mêmes origines, elle m'a transmis le virus, d'où le désir de rendre visite à la terre natale. Après avoir quitté l'Épire, nous y sommes retournés seulement deux fois, en larmes. La première fois pour enterrer la mère d'Adriani et la seconde fois pour mon père. Katérina était avec nous : d'abord bébé, puis petite fille.

Nous voici donc à Papingo. Je suis maintenant dans la salle à manger de l'auberge La Grenade, en compagnie de

quatre dames, dont ma femme. Nous avons pris le petit-déjeuner, mais ces dames ont commandé un autre café grec pour que Mme Kalliopi leur prédise l'avenir. Par la fenêtre on voit les pentes imposantes du mont Astrakas, où nous tendions nos gluaux pour attraper des merles ou des cailles.

J'observe avec étonnement Adriani tandis qu'elle participe à la lecture de l'avenir. Elle a dû découvrir la divination grâce aux trois dames, puisqu'elle n'a pas pu en hériter de sa mère, qui avait ce don, comme toutes les femmes à l'époque, mais Adriani, elle, ne le pratique pas. Mais comme je passe toute la journée au boulot, je ne peux jurer qu'en mon absence elle ne court pas les cartomanciennes, les voyantes et celles qui lisent dans le marc de café, sans que j'en sache rien.

– Est-ce que tu vois un grand bâtiment ? demande Tassia à Kalliopi.

– Quel genre de bâtiment ?

– Mais l'université de mon fils, voyons.

Kalliopi redouble d'attention.

– Non, mais je vois un grand rassemblement.

– Ça doit être la commission qui se réunit pour prendre la décision, conclut Tassia, et elle se signe à nouveau. Ah, très sainte Mère...

– À votre tour, madame Adriani, dit Kalliopi, la tasse de ma femme entre ses mains.

Je choisis la fuite, n'ayant aucune envie d'entendre l'avenir d'Adriani, auquel je serai très probablement mêlé.

– Vous ne croyez pas au marc de café, monsieur Charitos ? demande Aryiro, voyant que je me lève.

– Je préfère ne pas entendre. Il pourrait m'influencer.

Adriani me lance un regard hésitant, ne sachant pas si elle doit me gronder pour avoir dit n'importe quoi, ou si j'y crois vraiment.

Sans lui laisser le temps de décider, je quitte la salle à manger pour la terrasse de l'auberge aux murs de pierre. Je respire profondément, tandis que mon regard, par-delà les arbres, atteint le sommet de la montagne.

C'est la mi-septembre, mais le temps reste doux, du moins jusqu'au coucher du soleil. Après quoi il faut trouver refuge dans un café ou un restaurant. Je ne me plains pas, nous prenons toujours nos vacances en septembre. Il nous est plus facile de passer le gros de l'été chez nous, plutôt que de nous mêler à l'exode annuel des Athéniens qui commence à la mi-juillet. Même si nous choisissons une île éloignée, ou la montagne, nous subirions le martyre du départ et du retour, les routes bloquées par les bouchons et Adriani s'écriant « sois prudent » chaque fois que je fais démarrer la Seat.

Nous avons rencontré le trio Aryiro, Kalliopi et Tassia à l'auberge. Trois retraitées, les deux premières vieilles filles et la troisième, Tassia, veuve. Elles passent toutes leurs vacances ensemble. Tout est allé très vite : les présentations dès le petit-déjeuner, et le deuxième jour nous étions inséparables. Depuis, nous formons un quintette et nos sorties s'effectuent en commun.

Je n'ai pas envie de marcher. D'ailleurs, il se peut qu'Adriani ait prévu une promenade avec sa bande et qu'elle me gronde pour mon absence injustifiée. Assis dans l'une des chaises longues, je contemple le mont Astrakas et me rappelle mon père, qui dans ses bons moments racontait ses combats sur les montagnes d'alentour, pendant la Guerre civile.

La sonnerie de mon portable interrompt mes pensées. C'est Katérina.

– Quelles nouvelles, papa ? Tout se passe bien ?

– Très bien, ma chérie. On a du soleil et ta mère s'est trouvé de la compagnie.

– Qui ça ?
– Trois dames, très sympathiques, qui m’ont choisi pour chauffeur, et je les emmène voir le pays.
– Te voilà pris au piège, dit-elle en riant.
– Comment va Athènes ?
– Comme toujours en septembre, quand tous les galériens retrouvent leur banc.

Et nous raccrochons.

Je commence à me demander combien de temps il faut pour étudier une tasse de café à fond, lorsque Adriani apparaît.

– Alors, le marc de café ?

Elle m’adresse un sourire coquin.

– Je ne te dis rien.

– Ça porte malheur ?

– C’est réservé à ceux qui y croient.

Je devine à son ton qu’elle a entendu quelque chose d’agréable, mais je n’insiste pas : je le sais, je me heurterais à un mur.

– Qu’est-ce que ça peut bien être ?

Une voix derrière nous. Elle vient du trio. Ces dames ont les yeux fixés sur une espèce de gros oiseau qui plane près du flanc de la montagne. Tandis qu’il descend, on voit son dos et son ventre blancs, alors que ses ailes et ses pattes sont rouges. Les ailes immobiles, il se rapproche du fond de la gorge. Il doit venir d’un autre continent, si c’est un oiseau.

– Un aigle ? demande Kalliopi.

– Tu rêves ! Tu as déjà vu un aigle aux ailes rouges ?
répond Aryiro.

– Et avec des lunettes ? ajoute Tassia.

– Des lunettes ? s’étonne Adriani.

– Enfin, vous ne voyez pas qu’il porte des lunettes noires, comme celles des aviateurs ?

- C'est peut-être un homme ? demande Kalliopi.
 - Un homme allemand, dit quelqu'un derrière nous.
- C'est Maria, la patronne de l'auberge, à l'entrée.

– Ce sont des Allemands, des fous. Ils montent sur l'un des deux sommets, ils mettent leurs ailes et ils volent. Ils me disent qu'ils volent aussi sur les pentes du Smolikas, mais ça je ne l'ai pas vu.

- Seigneur, dit Aryiro, et elle se signe.
- Regardez, dit Maria.

En bas, dans les gorges, des types agitent les bras.

- Qu'est-ce qu'ils font ?
 - C'est l'équipe au sol, explique Maria. Ils les aident à ôter leurs ailes et ranger le matériel. Ils sont fous, conclut-elle.
- Je ne sais pas, mais ils ont l'air de s'amuser, répond Aryiro.

- On va les voir de près ? propose Adriani.
- On ne devait pas aller à Zagori aujourd'hui ?
- On ira demain, Kalliopi, insiste Aryiro. Zagori ne va pas bouger d'ici là, tandis que ceux-là seront peut-être loin.

Tous les regards se tournent vers moi. Elles n'ont sûrement pas l'intention de marcher jusqu'aux gorges.

- Allons-y, dis-je.

D'une part, je ne veux pas leur gâcher le plaisir, et d'autre part je suis curieux moi aussi de voir ce spectacle de près.

- Mais couvrez-vous, nous conseille Maria. Il fait froid dans les gorges.

Nous montons prendre nos pulls et nos vestes, et deux minutes plus tard la Seat se met en route.

2

La voiture tanguet et tressaute sur le chemin de terre. À chaque secousse, ces dames derrière poussent des petits cris l'une après l'autre. Mais moi, ce qui me préoccupe, c'est qu'avant le retour à Athènes il faudra passer chez un garagiste. Je propose :

– Et si nous laissons la voiture ? Elle avance comme une tortue.

On m'approuve à l'unanimité et je gare la Seat à côté d'un arbre. La marche n'est pas facile non plus : sur ce chemin caillouteux, le corps proteste à chaque pas. Fini l'époque où l'on allait pieds nus sur les cailloux et les rochers, me dis-je. Le seul gagnant dans l'affaire, c'est la voiture.

– Mes pauvres pieds, gémit Aryiro. Je vais rentrer estropiée à l'hôtel et demain je ne pourrai pas me lever.

– Je vous ai proposé de visiter les villages du coin, remarque Kalliopi, c'est vous qui avez voulu voir le Hollandais volant.

– Hollandais ? C'est des Allemands, tu n'as pas entendu Maria ?

Kalliopi éclate de rire, sous le regard perplexe des trois autres.

Nous arrivons au pied de l'Astrakas au moment de l'atterrissage du volatile made in Germany. Il ne se pose pas comme les oiseaux ou les avions, mais debout. Deux hommes, au

sol, l'accueillent par des applaudissements. Lorsque Zeppelin ôte ses lunettes, nous constatons qu'il est de genre féminin. C'est une quadragénaire qui salue son public en souriant.

– Ça alors, une femme ! s'étonne Tassia.

– Non mais je rêve ! s'exclame Aryiro.

– Pourquoi les femmes ne voleraient pas ? demande Kalliopi. Autant que je sache, les oiseaux ne sont pas tous mâles.

Nous rions tous. Les Allemands nous regardent, surpris. Les deux hommes l'air sérieux, la femme-oiseau souriante.

– Allons les féliciter, c'est plus correct. Ils peuvent nous traiter de fainéants et de parasites, mais pour l'hospitalité, nous les Grecs, on se défend.

Nous nous approchons en arborant de grands sourires. Ils nous les rendent.

– Bravo ! dit Kalliopi admirative.

– *Danke*, répond l'oiseau, qui ajoute : *Thank you*.

Aryiro s'adresse à eux en allemand. Ils sont ravis.

– Elle connaît l'allemand, comment ça se fait ? demande Adriani à Kalliopi.

– Elle l'a appris au Goethe-Institut. Maintenant, si elle le parle bien, je n'en sais rien. Si j'en juge par moi-même, qui ai suivi des cours de français à l'Institut français, ce doit être un massacre.

Je ravale mon commentaire sur mon anglais à moi, autre désastre. Ce qui me console cependant, c'est que je ne l'ai pas appris dans un institut étranger, mais à l'École de police, avec études supérieures à la Sûreté au contact des immigrés.

Aryiro s'interrompt pour nous rapporter la conversation avec les Allemands.

– C'est toute une équipe. Les autres sont allés décoller du mont Gamila. Ils aiment voler ici, l'environnement est plus

amical et les gens les remarquent. En Allemagne, ça laisse froid tout le monde.

– Ils t'ont dit ce qu'ils font dans la vie ? demande Tassia.

– Ils sont professeurs à l'université. La femme enseigne la sociologie, le barbu la littérature allemande et l'homme au chapeau de paille le droit.

– Rats de bibliothèque l'hiver, chauves-souris l'été. Belle combinaison, dit Kalliopi.

Nous nous approchons pour prendre congé. Les deux hommes nous tendent aussitôt la main et cela me fait penser à Uli, qui ne salue jamais sans serrer la main. La femme se contente d'un geste et d'un sourire, ayant les bras encore attachés aux ailes.

Nous regagnons la Seat et nous y asseyons, épuisés, pour souffler quelques minutes. Les femmes derrière se frottent les pieds et les genoux avec des soupirs et des petits gémissements. La seule à rester impassible, c'est Adriani.

– Je vois que tu n'as pas perdu l'entraînement, dis-je pour la taquiner.

– Si, mais les sentiers de mon village me manquaient, alors je suis contente.

Elle se tourne vers ses amies :

– Vous comprenez maintenant pourquoi nous ne pouvons pas nous entendre avec les Allemands ?

Nous la regardons, surpris.

– Pourquoi donc ? demande Aryiro.

– Parce qu'ils planent dans les hauteurs comme les oiseaux, alors que nous on plonge vers le fond comme les poissons.

Le trio éclate de rire, et je suis le seul à rester de marbre : les saillies d'Adriani, je les entends depuis des années.

– Adriani, tu es incroyable ! dit Tassia.

– Elle est toujours brillante comme ça ? me demande Aryiro.

– Oui, mais là, d'être sur les terres de ses ancêtres, ça l'inspire encore plus.

Les autres rient de nouveau, tandis qu'Adriani me foudroie du regard.

– En tout cas, vous êtes la compagnie idéale pour les vacances, dit Kalliopi. Si j'entends maintenant dire du mal d'un policier, je vais me fâcher !

Je démarre, satisfait d'avoir eu ma part du gâteau. Cette fois j'avance au pas pour ménager non seulement mes passagères, mais la Seat.

Arrivés à l'auberge nous regagnons nos chambres pour souffler.

– « Les terres de ses ancêtres » ! N'importe quoi ! dit-elle en refermant la porte.

– Tu n'es donc jamais fatiguée ? Après ce calvaire, tu as encore la force de râler ?

– À vrai dire, moi aussi j'ai perdu l'entraînement, avoue-t-elle. Je n'ai pas gémi, mais ce n'était pas agréable et j'ai dû serrer les dents. Je vais prendre une douche, ça me détendra.

J'attends mon tour, et dès que nous avons terminé, nous écroulant sur le lit, nous plongeons dans un profond sommeil.

On frappe à la porte et j'ouvre les yeux.

Une voix chuchote :

– Monsieur le commissaire, je dérange ?

Je me lève d'un bond et m'approche de la porte.

– Non, nous ne dormons pas.

Je chuchote aussi pour ne pas réveiller Adriani.

– Vous allez rester à l'auberge ?

– Non, mais laissez-nous une demi-heure.

– D'accord. On vous attend en bas.

– Qui est-ce ? demande Adriani derrière moi.

– Nos amies. Elles veulent savoir si nous allons finir la journée ici.

– Bien sûr que non. Nous ne sommes pas venus pour rester enfermés.

Vingt minutes plus tard, nous descendons dans le petit salon où l'on déjeune le matin. Nous sommes les premiers. Puis Aryiro apparaît, bientôt suivie par les deux autres.

Kalliopi nous propose d'aller dîner dans un autre village.

– Cela remplacera la promenade du matin, dont nous ont détournés les Allemands volants.

– Où irons-nous ? demande Tassia. Il y a une quarantaine de villages dans la région.

– Adriani pourrait nous le dire, elle connaît le coin, suggère Aryiro.

– Je vous emmène dans mon village, Kato Pedina, dit Adriani, justifiant ma remarque sur la terre des ancêtres. Il y a un vieux pont, dans les gorges de Vikos, qui vaut le coup d'œil.

– Je prendrais volontiers ma voiture, dit Tassia, mais j'ai peur de me perdre. Sauf si vous voulez la conduire, monsieur le commissaire, vous qui connaissez la région.

Elle a une Toyota, toute fraîche sortie du magasin, et je ne souhaite pas faire monter ma tension en craignant de l'érafler.

– Prenons plutôt la mienne, c'est plus sûr.

Personne n'ayant d'objections, nous entassons de nouveau dans la Seat. Je prie pour qu'elle démarre et par bonheur elle ne me lâche pas.

Je consulte Adriani, qui connaît mieux que moi la région. Elle m'indique la petite route qui passe par Ano Pedina. La distance est courte, mais sur cette chaussée prétendument goudronnée, on s'enfonce tous les cinquante mètres et on retient son souffle.

Pour finir, guidés par Adriani, nous atteignons la grande place du village.

– C’est quoi, cette église ? demande Kalliopi en montrant un point plus loin devant nous.

– Ayos Athanassios, répond Adriani.

– On va la voir ?

– Après. On ira d’abord au pont dans les gorges, avant la nuit.

Nous laissons la Seat et poursuivons à pied. Adriani prend la tête et nous suivons à la queue leu leu comme un commando.

Le chemin n’est qu’un sentier de chèvres qui monte et descend tout le temps. Nous arrivons hors d’haleine, mais sommes récompensés par la vue. C’est un vieux pont de pierre. Nous nous y arrêtons et regardons autour de nous. À droite et à gauche se dressent les rochers des falaises au-dessus de la rivière à sec.

Les trois dames admirent le paysage, et je fais de même, car je l’avais oublié. Nous pourrions y passer des heures, mais Adriani nous ramène sur terre.

– Il faut rentrer, la nuit tombe et bientôt on ne verra plus où l’on met les pieds.

– Ce qu’on perd, tout de même, quand on vit à la ville... commente Kalliopi.

– Si tu savais ce qu’on perd quand on vit au village, réplique Adriani.

Nous prenons le chemin du retour, un peu plus à l’aise après cet échauffement. Ces dames insistent pour voir l’église avant le dîner.

Mon estomac commence à gargouiller, mais je fais contre mauvaise fortune bon cœur. Heureusement la visite ne dure pas, l’église étant sombre on ne voit pas les détails.

Un peu plus loin que l’église, nous avisons une petite taverne dans une maison de pierre.

– C'est là que vous mangiez l'été ? demande Tassia à Adriani.

– Ma chérie, nous n'avions pas de quoi nous payer la taverne, rétorque-t-elle sèchement.

Il fait doux ce soir et un groupe est attablé dehors. Kalliopi nous propose d'en faire autant.

– Il fera peut-être froid plus tard ? s'inquiète Aryiro.

– Non, en cette saison c'est supportable, répond Adriani. Nos vestes suffiront.

Le groupe en question, c'est la femme-oiseau et ses deux acolytes de ce matin. Avec eux, deux autres Allemands.

Nous échangeons sourires et poignées de main. Aryiro faisant l'interprète, on nous présente les deux nouveaux.

– Eux aussi enseignent à l'université, nous résume-t-elle.

Nous nous asseyons à la table voisine et commandons tous un *tsípouro*, sauf Adriani qui demande un verre de vin blanc.

– *Tsipouro* ! s'écrient les Allemands.

Ils soulèvent leur carafon et parlent à Aryiro.

– Depuis qu'ils sont là, traduit-elle, ils en boivent tous les soirs. Ils adorent le *tsípouro*.

Le serveur sert les salades et les grillades. Nous nous jetons sur la nourriture et le silence règne sur les deux tables. Nous échangeons deux mots ici et là, plutôt par politesse, jusqu'au moment où le serveur nous apporte un nouveau carafon de *tsípouro*.

– Mais nous n'avons rien commandé ! s'étonne Tassia.

– C'est l'autre table qui l'offre, explique le serveur.

Les Allemands nous tirent d'embarras en levant leurs verres.

– *À nôdre sandé* ! lancent-ils d'une seule voix.

– À notre santé, et merci ! répond Kalliopi. Mais il ne fallait pas.

Ils nous disent qu'ils repartent le lendemain. Trois d'entre eux reprennent les cours et la femme-oiseau ainsi qu'un autre ont des programmes de recherche à poursuivre.

– Ils sont venus respirer l'air des cimes et vont maintenant s'enfermer dans leurs bureaux devant leurs ordinateurs, dit Tassia. Pour tout vous dire, je les envie. J'aimerais bien que ce soit pareil pour mon fils.

– C'est-à-dire ? Qu'il saute du haut des montagnes ? la taquine Kalliopi.

– Je ne serais pas contre. Ils ont l'air de bien s'amuser.

Les Allemands prennent congé. Ils agitent la main de loin, tandis que nous terminons leur *tsipouro*.

3

Fin des vacances. Il est temps de rentrer. Nous discutons de l'itinéraire. Adriani insiste pour que nous passions par Arta et Rio. Nous partons les premiers, suivis par la Toyota des trois dames.

C'est Kalliopi qui a eu l'idée de partir ensemble, souhaitant que notre équipe reste unie lors des diverses étapes du retour. Nous partons tôt pour faire des pauses plus longues et ne pas arriver chez nous à minuit.

La route est chargée, nous avançons au pas, mais de toute façon nous n'irions pas plus vite, avec tous ces nids-de-poule.

J'allume la radio pour me calmer les nerfs et tombe sur l'une de ces émissions où les cœurs malheureux des deux sexes appellent un journaliste pour lui confier leur douleur.

– Tu mets de la musique ou tu éteins, dit Adriani, agacée.

Tassia klaxonne et je la vois dans le rétroviseur qui me fait signe. Je me gare dès que je peux, imité par la Toyota, et Aryiro vient nous parler.

– Tassia propose qu'on prenne un café à Agrinio.

– Ça va nous retarder, proteste Adriani. On trouvera ce qu'il faut à Patras. Ou si vous préférez, on peut s'arrêter après, sur l'autoroute.

– Sur l'autoroute, nous ferons sûrement un arrêt-brochettes, dit Aryiro en riant. C'est une tradition nationale.

Une telle perspective me met de bonne humeur. Adriani sait que j'ai un faible pour les brochettes, qu'elle-même considère avec dédain. La dernière fois que nous en avons mangé chez nous, c'était en 2004, lors de la finale du championnat d'Europe de football, lorsque Phanis et Katérina en ont apporté. Adriani était furieuse, mais Phanis a répliqué qu'une finale sans brochettes, c'était comme du football sans ballon, ce qui l'a laissée sans voix.

Je mets les gaz, car je suis en manque de café, et aussi de brochettes, dont je suis privé depuis des mois.

À Patras le port est bloqué par des policiers qui contrôlent personnes et véhicules. En dehors de l'espace portuaire, des immigrés sont rassemblés. Les uns regardent les entrées du port, les autres discutent entre eux.

Je m'arrête à l'une des entrées et me renseigne auprès d'un policier, par pure déformation professionnelle : ce n'est pas mon affaire et cela ne m'intéresse pas.

– Notre boulot quotidien, monsieur le commissaire, me dit le collègue. Les immigrés tentent d'entrer dans le port et de se faufiler dans un bateau, n'importe lequel. Nous, on leur court derrière et on ne s'en sort pas. Nous contrôlons aussi les camions, car beaucoup de chauffeurs routiers se font payer par les immigrés pour les embarquer clandestinement.

Nous délibérons sur le choix d'un café, mais Kalliopi et Tassia sont inflexibles.

– Je ne prends pas le café avec des immigrés sous les yeux, déclare Kalliopi. Nous en verrons assez dès demain à Athènes.

– Allons à Rio, c'est plus agréable, propose Aryiro.

Aucune objection. Nous repartons.

– Kalliopi ne pouvait pas deviner que Katérina a des immigrés pour clients, dit Adriani.

– Heureusement qu'elle ne l'a pas découvert au fond de la tasse, dis-je.

Elle me jette un regard torve.

Il nous faut une demi-heure pour atteindre Rio. Nous choisissons une cafétéria en bord de mer. D'autres groupes sont encore assis aux tables voisines.

– Ici c'est parfait, dit Tassia.

Adriani commande du thé, les trois dames un cappuccino et moi mon café grec rituel.

– Vous, monsieur le commissaire, à la Brigade criminelle, vous devez avoir souvent affaire aux immigrés ? demande Aryiro.

– Évidemment, répond Kalliopi à ma place. Ils n'arrêtent pas de s'entre-tuer.

– Il y a des immigrés criminels et d'autres qui travaillent régulièrement, dis-je sans préciser, ne souhaitant pas me lancer dans ce genre de discussion à la veille de mon retour au service.

– Si vous voulez des précisions sur les immigrés, ma fille pourra vous renseigner, intervient Adriani. Elle est spécialiste.

– Pourquoi ? demande Kalliopi. Elle travaille dans une ONG ?

– Non, elle a un cabinet d'avocats, répond sèchement Adriani, sous le regard interrogateur des autres.

Je me dépêche de calmer le jeu, craignant l'embrouille.

– Les immigrés ont beaucoup de démarches à faire. Les demandes d'asile, les permis de séjour et de travail, les contrats pour l'ouverture d'un commerce, la bureaucratie est compliquée.

– D'accord, dit Kalliopi. Mais ils ont de l'argent pour payer ?

– Pas beaucoup, mais ils en ont. La plupart arrivent avec une petite cagnotte.

– Pourquoi c’est les nôtres qui paient ? intervient Aryiro. Regarde ma nièce, qui a une petite entreprise, elle te dira combien ils lui doivent.

– En tout cas, précise Kalliopi, si je ne veux pas les voir en prenant mon café, ce n’est pas qu’ils me dégoûtent, j’en ai plutôt le cœur serré.

Comprenant tous qu’elle essaie de se rattraper, nous ne relevons pas et buvons en silence.

Nous repartons en direction de Corinthe, mais peu avant Egio nous tombons sur des travaux. On roule sur une seule voie et la queue s’étend sur trois kilomètres.

– Nous ne serons pas à Athènes ce soir, commente Adriani.

– Il n’y a pas d’autre route. On finira bien par arriver.

– Vous ne pouviez pas mettre quelqu’un pour faire circuler ?

– Vous, c’est qui ? Je travaille à la direction de la Sûreté d’Athènes. Cette route dépend de la police routière locale.

Elle n’a rien à répondre et j’ai la rare satisfaction de lui avoir cloué le bec.

Heureusement, peu avant Akrata la route s’élargit. Il nous faut deux heures encore pour arriver à Corinthe. En entrant sur l’autoroute Corinthe-Athènes je respire un grand coup. Au premier grill nous nous arrêtons, Tassia et moi, comme si l’on s’était donné le mot.

– C’est moi qui vous l’offre, annonce Kalliopi dès que nous sommes assis.

Je lui demande :

– Pourquoi toi et pas moi ?

– Je suis une vieille fille retraitée et j’ai rarement l’occasion d’offrir un repas.

Nous commandons des brochettes de calamar, deux salades et des frites. Pour ma part j’aurais préféré un gyros, avec un

AUX ÉDITIONS JC LATTÈS

Journal de la nuit
1998

Une défense béton
2001

AUX ÉDITIONS LE MIEL DES ANGES

À travers Athènes
2018